

MATHIEU LOTTIAUX

Université Polytechnique Hauts de France  
CALHISTE

Le Fantasma du retour :  
le clonage dans la science-fiction.  
Joëlle Wintrebert – *Les Olympiades truquées*

*Introduction*

Le clonage devient avec le temps et les progrès scientifiques peu à peu une réalité. Si beaucoup d'auteurs de science-fiction s'emparent de ce motif, le roman de Joëlle Wintrebert, *Les Olympiades truquées*, et particulièrement l'histoire de Maël, semble s'attarder, plutôt que sur une utilisation pure et simple du clonage, sur le paradoxe engendré par le clonage. Celui-ci, derrière les progrès scientifiques indéniables et les apports et dangers qu'il fait peser sur la société, s'engouffre d'un même élan dans une problématique temporelle. En effet, cloner quelqu'un ou un organe est une pratique créatrice, voire démiurgique, qui consiste à fabriquer quelque chose de nouveau. Néanmoins, le clone prend son origine dans quelque chose qui existe déjà, non pas, comme dans la reproduction naturelle, pour s'en dissocier ne serait-ce qu'un petit peu, mais pour l'imiter en tout point. Se dresse alors ce paradoxe, celui de créer quelque chose de nouveau avec de l'ancien, celui de bâtir le futur avec le passé pour, peut-être, le rejouer.

C'est cette question qui semble hanter le roman de Joëlle Wintrebert dans une perspective, certes sociétale, mais aussi individuelle. La narration s'attarde principalement sur le récit de Maël, une jeune femme, qui possède la caractéristique d'être le clone de sa mère. Son père, le

grand généticien Bior Malard, a obtenu l'autorisation immédiate, après le décès de son épouse, de la cloner. Naît alors Maël, qui porte à la fois le prénom et les gènes de sa mère. Bior l'élève, mais qui élève-t-il vraiment, et comment se placer ? Est-il le père de Maël, ou l'amant, ce qui confinerait à une forme d'inceste, non pas sur le plan génétique et purement scientifique, mais sur le plan sociétal, c'est-à-dire dans l'organisation d'un cadre de vie où s'épanouissent des individus ? Le clonage brouille alors les repères qui organisent la vie en société et capitonent nos représentations.

Nous pourrions alors nous demander si le motif du clonage, dans la littérature de science-fiction et particulièrement dans le roman de Joëlle Wintrebert, déploie, ou non, une nouvelle généalogie du temps qui ne s'écrirait plus selon un principe héraclitéen mais un principe cyclique et peut-être *a tempore* ?

Nous étudierons dans un premier temps comment le rapport entre la société et l'individu s'articule autour du temps, puis, dans une seconde partie, comment l'individu doit s'emparer du temps, notamment à travers le reniement, pour tenter de s'écrire.

### *Le temps, rotule du rapport individu/société*

Une des définitions classiques de la science-fiction est celle de peindre des sociétés possibles, autres que la nôtre mais qui pourraient exister. Ce roman, publié dans les années 80, à une époque où le clonage n'était pas aussi développé qu'aujourd'hui, propose une société où le clonage est omniprésent et où il redéfinit l'ensemble des rapports sociaux. Néanmoins, une société implique un ensemble d'individus composant cette société et, dans l'absolu, travaillant pour son épanouissement. L'étymologie nous apprend que le mot clone vient du grec ancien *klwn*, signifiant « jeune pousse, rejeton, petite branche »<sup>1</sup>. Dès lors,

<sup>1</sup> A. Bailly, *Abrégé du dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette, 2007, p. 409.

la société adopte une posture que nous pourrions qualifier d'horticole, c'est-à-dire celle d'un jardinier capable de contrôler la croissance de son jardin qu'est la société, et donc de soigner telles plantes ou d'en éliminer d'autres, tout en attendant d'elles un retour.

Cette posture et ce retour suggèrent, pour cette société pourtant hyper-scientifique, le dessin de deux chronologies, l'une linéaire et utilitariste, l'autre bien moins certaine et échappant d'emblée à la linéarité, puisque sacrée.

Au premier abord, c'est la dimension utilitariste de la société, et donc des individus qui la composent, qui domine. Chacun des différents chapitres est entamé par une annonce publicitaire aux accents souvent ironiques :

*Pourquoi laisser la mort vous ravir ceux qui vous sont chers ? Installez-les à la maison grâce à notre nouveau procédé de taxidermie lyophilisante.<sup>2</sup>*

*L'ennui vaincu ! Offrez-vous un Spirit et vous découvrirez toutes les joies et les affres de la réincarnation. (BM, 21).*

*Votre corps vaut de l'or ! Vendez-le à Thanatos Inc. Déductions fiscales proportionnelles à l'étendue de la cession. (BM, 48).*

*Aphrodite & Co prend en charge vos centres du plaisir. En dix séances d'électrostimulation, ils vous obéiront au doigt et à l'œil. (BM, 36).*

Ces annonces publicitaires s'articulent bien souvent autour du corps et, comme pour les trois premières, autour de la mort. Cependant, si une société, via le clonage, permet de tromper la mort, que ce soit grâce à la réincarnation, la « taxidermie lyophilisante », ou même une déduction fiscale, c'est qu'elle se met en capacité de s'opposer à la temporalité linéaire qui conduit irrémédiablement l'individu à sa déchéance. Dès lors, la société adopte une posture de demiurge, et la dimension utilitariste n'est là que pour plier davantage les individus à un devoir sacré, celui de servir la société dans son intégralité quitte à s'y oublier.

---

<sup>2</sup> J. Wintrebert, *Bébé-Miroir*, Paris, Fleuve Noir (version numérique), 1987, p. 19/210. En italique dans le texte. La reproduction des extraits respecte l'alternance originale du livre entre les caractères en italiques et ceux qui ne le sont pas.

L'autre dimension, visible à travers la dernière publicité, est celle de la possession du corps et de sa jouissance. Le corps apparaît alors presque comme étranger à l'individu ou, en tout cas, comme un élément qui certes nous compose, mais qui n'est pas par nous maîtrisé. La société, via la science et ses services, autoriserait l'individu à la possession pleine et entière de son corps et de ses jouissances.

La question de la propriété, dans sa polysémie, propriétés d'un corps synonyme de capacités de ce corps, ou propriété du corps comme possession de ce corps, paraît au cœur du roman. La meilleure illustration de cette dialectique s'incarne dans le personnage de Maël. Réplique de sa mère, elle n'est pas sa fille et pourtant est élevée comme une petite fille par celui qu'elle considère comme son père, mais qui est l'époux de la première Maël. Pourtant, Maël, la réplique, en tant qu'individu, possède différentes propriétés qui devraient lui assurer une indépendance et donc la totale propriété et jouissance de son corps, qu'elle découvre peu à peu, notamment à travers la sexualité. Toutefois cette sexualité, parfois dégénérée et souvent perverse, semble être au cœur de toutes les attentions comme synonyme de possession et de réappropriation. Si le roman s'achève sur l'union incestueuse entre Maël et son père, les tentatives du père n'attendent pas les dernières pages. Aussi s'insurge-t-il lorsque, par une lettre, il reçoit des nouvelles de Maël qui s'est enfuie :

*« Je n'ai jamais été si heureuse de ma vie. »*

« Heureuse avec QUI, Maël ? QUI t'entretient ? À QUI appartiens-tu ? »

La pensée de cet AUTRE, qui avait pris SA place, rongait Bior. Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer l'adolescente dans les bras d'un homme sans visage mais pourvu de tous les attributs propres à posséder une femme. Des flashes terriblement précis l'aveuglaient. Il hurlait tout seul dans l'appartement : « Elle est à MOI. C'est MON clone. C'est le double de MA femme. »

Il avait beau analyser ce délire de possession comme quelque chose d'absurde et de rétrograde, la vague de fond d'une passion trop longtemps contrôlée le submergeait. Il en arrivait à regretter de n'avoir pas fait effectuer des recherches. Une pensée insidieuse le dévorait. Un séjour au

Ceres lui aurait rendu une Maël docile et peut-être se serait-elle enfin laissé aimer... (BM, 155).

Les majuscules attribuées à certains mots, ainsi que les italiques, embrassent la notion de l'identité individuelle et, justement, la dialectique propriétés/propriété. La souffrance du père s'accompagne ici de la dépossession ou de l'absence de la capacité de pouvoir posséder. En plus de se poser la question de l'identité de Maël apparaît la question de son rôle, et de son rôle par rapport à qui. Maël possède-t-elle un rapport à elle-même, ce qui traduirait une liberté individuelle ? Maël doit-elle dans son rapport, non pas au père, mais au créateur, une certaine fidélité ? Cela la placerait irrémédiablement dans une position sacrificielle qui la conduirait à nier sa propriété, et donc son identité et sa liberté. Cependant, ce rapport à l'autre devient très rapidement un rapport à la matière et au temps, et surtout à l'exercice du temps sur la matière, l'usure. Or, le clonage, c'est combattre cette usure. C'est contrevenir au cours du temps et conjurer le temps héraclitéen pour la génération de son propre temps. C'est bien cette nouvelle généalogie que tente Bior, dont l'étymologie évidente appelle le mot grec bioj, c'est-à-dire « vie ». La souffrance de possession de Bior s'accompagne d'un délire de possession. Il ne se place plus en tant que père par rapport à Maël, mais en tant que Pater, un demiurge capable de demander à ses créatures le sacrifice pour la satisfaction de son plaisir.

Cet aspect sacrificiel apparaît tout au long du roman. Très vite, autour du clonage se développe un trafic d'organes plus ou moins toléré et la génération de champions entraîne obligatoirement la création de clones :

Bior n'avait jamais pu trouver d'objection suffisante à la fabrication de ces neutres, des clones effectivement destinés à fournir des homogreffes aux champions dont ils étaient les copies. Ils avaient une existence légale et on avait garanti à ceux qui avaient pris la responsabilité de les mettre au monde qu'en aucun cas l'autoplastie ne concernerait autre chose que des transfusions ou des greffes d'organes non mutilants.

Les neutres étaient élevés dans des centres comme des enfants normaux et leur vie était sans aucun doute dix fois plus agréable que celle de leurs doubles compétitifs qui subissaient dès leur petite enfance la discipline implacable d'un entraînement intensif.

Bior avait toujours tenu le sort des neutres pour plus enviable, mais il se demandait tout à coup ce que vaudraient les belles promesses faites à leurs géniteurs lorsque les clones auraient atteint la maturité opérationnelle. Pour l'instant, ils étaient encore trop jeunes et les champions pas encore assez délabrés pour recourir à leur réserve d'organes. (*BM*, 153).

On voit nettement à travers le terme « objection » que la raison individuelle et éthique ne peut pas contrebalancer la raison sociale et morale. Le motif de la loi apparaît une nouvelle fois avec « existence légale » qui intègre par la loi, c'est-à-dire l'autorité de la société, ces individus à l'ensemble de la société sous couvert d'un possible sacrifice. La créature est une nouvelle fois réduite à sa fonction utilitariste et on peut requérir au morcellement du corps, des propriétés du corps pour composer de nouveaux corps qui contredisent l'usure. Le « délabrement » des champions est anticipé, et avec lui les ravages du temps, pour leur pérennité et la gloire de la société.

La notion de sacrifice semble donc être intimement liée à celle d'un mercantilisme, c'est-à-dire d'une économie du corps où les propriétés d'un corps sont commercialisables afin d'acquérir une certaine propriété, une puissance économique et financière, si minime soit-elle.

Le contrôle de la sexualité ainsi que le combat gagné contre l'usure permet à la société le dess(e)in (nous pouvons utiliser ici les deux orthographes) d'un corps idéal et parfait, c'est-à-dire à l'apogée de sa puissance sans crainte d'une quelconque déchéance, puisque réparable et copiable. Dès lors, tout corps et toute propriété du corps deviennent mesurables et maîtrisables et la formation de champions, c'est-à-dire d'un corps idéal, qui sortira du temps par son éternité, est paradoxalement mesurée par le temps et par les performances.

Pour l'individu composant la société, il faut fuir la déformation de son propre corps. Le corps « bassement

naturel » devient un handicap et une marque ostentatoire d'échecs individuels. En construisant un idéal, la société développe une nouvelle hiérarchie sociale ainsi qu'une nouvelle généalogie du temps où les individus sont prisonniers d'une linéarité tandis que la société se complaît dans une éternité.

C'est dans cette posture que semble s'élever la société. Elle s'apparente alors au dieu grec du temps, Chronos, qui, d'après Hésiode, dans *Les travaux et les jours*, avait d'abord établi pour le monde un âge d'or, où régnait un éternel printemps, c'est-à-dire un idéal qui nie la linéarité du temps humain et où le travail de la terre n'a pas de raison d'exister puisque la terre offre d'elle-même ses fruits. Nous retrouvons alors la dimension horticole qui ouvrait notre première partie avec une société capable de tisser un idéal et des individus incapables de se maintenir dans cet âge d'or. Rappelons que, dans la mythologie grecque, Chronos dévore ses enfants.

### *Se renier pour se réinventer*

La problématique du printemps éternel dans laquelle la société, grâce au clonage, semble se complaire n'est pas l'apparition des fruits servant à nourrir les individus, ni même des enfants comblant l'appétit insatiable de Chronos, mais bien la temporalité qui permet à ces fruits de croître en totale opposition avec la temporalité du pseudo âge d'or. L'individu, poussé à la répétition ou à l'imitation, se voit privé de sa propre temporalité linéaire, de son identité et même de sa psyché. Un conflit, et même un paradoxe, s'installe, celui d'être soi-même en étant autrui, celui de vivre sa propre vie en répétant celle d'un autre. Cette problématique apparaît très tôt dans le personnage de Maël, au début du roman enfermée dans un hôpital psychiatrique afin d'être conditionnée. Maël suit une sorte de psychanalyse, mais ce dont elle souffre semble même échapper à la science :

— *Tu as trouvé quelque chose ?*

— *Négatif. Ou alors quelque chose d'incompréhensible. C'est comme si tes cauchemars avaient un rapport avec le traumatisme de la naissance... Seulement, tu n'es pas née par les voies naturelles. C'est donc impossible. J'avoue que ton cas me dépasse. (BM, 30).*

L'individu échappe alors, non plus par son corps, mais par son esprit, à la dévoration de Chronos, à la désappropriation totale par la société. Toutefois, le contrôle sur le corps et l'esprit, incarné ici par la médicalisation dans son ensemble, est mis en difficulté non pas par le patient lui-même, c'est-à-dire le clone, mais par l'origine du clone, le rappel d'une antériorité qu'il n'a pas pu connaître et qui pourtant le hante comme un spectre. Il y a là paradoxalement un retour à l'état originel, au moins dans l'inconscient, qui, plutôt que de réduire le clone à sa fonction, celle de l'imitation, paraît lui octroyer une certaine liberté.

Apparaît donc une forme de renversement dont la composition est la propriété du corps. Le corps composé du clone, ou d'un individu qui aurait bénéficié d'organes clonés, n'appartient pas en propre au clone et dépend d'une puissance plus grande qui a bien voulu, via une économie, le lui octroyer, la société. Néanmoins, en parallèle de cette puissance supérieure et donatrice, se dresse le spectre du corps premier, de la terre originelle d'où provient toute chose. Le corps originel, celui « emprunté » par le clone, apparaît alors dans sa sacralité et son inaccessibilité la plus absolue et, interdisant sa possession totale, permet paradoxalement une sorte d'appropriation. C'est bien dans ce schéma d'appropriation d'un corps autre, celui de sa mère, que Maël semble se placer, non pas pour imiter et redevenir sa mère qui, rappelons-le, n'est pas sa mère biologique, mais pour se recréer autre, pour s'inventer une identité. Celle-ci ne passerait que par une connaissance totale de soi et de son corps.

Cette question de la connaissance de soi et de son corps, et donc de la possession des propriétés de son corps, est traversée dans le roman par le thème omniprés-

sent de la sexualité, jusque dans ses perversions. De nombreux personnages ont un caractère libidineux prononcé. Le directeur du centre psychiatrique, un ancien ami du père de Maël, où Maël est enfermée au début du roman, désire une relation sexuelle avec Maël afin d'assouvir sa jalousie envers son ami. Les intérêts de Maël le serviront puisqu'elle-même, encore vierge, lui proposera une relation sexuelle afin d'obtenir insidieusement des informations.

Une domination bestiale et une hiérarchie primitive passent par le sexe. Toutefois, dans la relation entre Maël et le directeur de centre, celle-ci découvre des plaisirs, octroyés par son corps, qu'elle ne soupçonnait pas. La sexualité se teinte alors d'une certaine nécessité, nécessité de l'autre, non pas pour connaître l'autre ou pour s'approprier le corps de l'autre, mais pour découvrir son propre corps et ses propres propriétés. Le sexe s'établirait donc comme un appel à l'autre pour se découvrir soi-même. Toutefois cette dimension semble échapper à la plupart des personnages, hormis peut-être Maël en certaines circonstances, et la sexualité se réduit à une odieuse économie des corps. C'est ce que Maël découvre dans toute son horreur à travers la prostitution de celles qui sont appelées dans le roman « les visio-putes ». Comme son nom l'indique, des prostituées s'exhibent et se plient aux exigences des clients derrière un écran. Maël est engagée pour son jeune âge et ses traits presque encore enfantins, ce qui confine à la pédophilie, mais la perversion s'exprime davantage encore à travers un autre personnage, celui d'Anyara, une des égéries de ce commerce. Alors que Maël se trouve dans sa cabine et qu'Anyara maquille son sexe pour son prochain show, la jeune fille découvre la raison de son succès « Maël ne pouvait détacher son regard de la vulve cousue. » (*BM*, 109).

L'origine de la mutilation date de ses dix ans lorsque les matrones de son village sont venues la chercher pour tuméfier son sexe, le tailler et ensuite le recoudre. Si la

tradition commande cette action, nous remarquons une fois encore que le sacrilège concerne le corps et que les matrones, comme les scientifiques de la société occidentale, s'arrogent un droit sur le corps de l'autre et donc s'octroient sa propriété. Plus tard, c'est le père d'Anyara qui participera à cette économie en vendant purement et simplement sa fille.

Cette prostitution virtuelle enseigne malgré tout une chose importante, la difficulté, dans le monde du roman, à éprouver un rapport sexuel et donc, peut-être, à se connaître soi-même. Les égéries de ce commerce participent d'un paradoxe, une extrême accessibilité à leur charme et à leur corps via l'écran et, dans le même temps, un irrémédiable éloignement et l'impossibilité pour le corps du client de faire corps avec celui de la prostituée. Le corps est en jeu, le corps est loué, mais le corps semble toujours échapper aux clients comme à la prostituée au profit d'un système supérieur et purement économique.

Cette dichotomie du sexe, comme à la fois condition de l'esclavage et clé de la libération, s'exprime parfaitement dans la relation père/fille entre Bior et Maël. Au début du roman, alors que Maël s'oublie :

Un cri étranglé lui fit faire volte-face. Les yeux de Bior s'exorbitèrent encore à la vue du visage de Maël. Elle ne l'avait pas entendu entrer. L'épaisse moquette avait absorbé le bruit de ses pas. Le premier instant de surprise passé, la joie sembla d'un seul coup irradier la jeune fille qui se précipita dans les bras de Malard.

Ils s'enlacèrent et tournèrent un instant, collés l'un à l'autre. Enfin, Bior écarta légèrement Maël et murmura avec tendresse :

— Ma chérie ! Je rêve de cet instant depuis seize ans.

Il embrassait passionnément le visage de sa femme retrouvée, lorsque Maël 2 décida de réintégrer son corps dépossédé. Le choc fut terrible. Elle voulut hurler, mais la bouche de son père bâillonnait ses lèvres. Elle se mit alors à marteler de ses poings le dos de celui qui lui faisait violence. (*BM*, 79).

Lors de cette première tentative d'inceste, bien que Maël soit consentante au départ, on remarque facilement tout l'enjeu de possession pour les deux personnages. Pour Bior, il s'agit de retrouver et de posséder à nouveau

sa femme. Pour Maël, il s'agit de posséder son propre corps, hanté par des réminiscences. À la fin du roman, lorsque l'inceste est consommé sous l'impulsion de Maël « Enfin les jambes de Maël se nouèrent aux siennes, le corps de la jeune fille monta et redescendit sur son ventre et il fut possédé. » (*BM*, 200).

Le renversement est opéré et Maël, victime dans une grande partie du roman des désirs libidineux des différents personnages, devient à son tour maître de sa sexualité et capable de posséder l'autre, y compris l'homme, pour se révéler. Tout le conflit de l'individu s'articule peut-être là, dans la définition de son être et dans le désir qu'il a d'être lui-même ce qui, semble-t-il, ne peut exister que par l'autre. Mais cet autre est aussi paradoxalement celui qui lui interdit d'être lui-même et cela est particulièrement visible avec Maël qui, à plusieurs reprises dans le roman, est nommée Maël, puis Maël 2. Cette numération nous indique deux choses extrêmement importantes, tout d'abord la perception très scientifique du clone comme quasiment un objet de laboratoire, qui donc peut être un objet sexuel destiné à assouvir les désirs d'un créateur, quel qu'il soit, et, dans un second temps, le rapport au temps et l'ancrage indubitable du clone dans une linéarité qui renie son identité par l'incapacité du clone à regagner son origine.

Mais récemment, Babar<sup>3</sup> elle aussi lui était devenue insupportable. La vieille femme ne parvenait pas à comprendre que Maël 2 n'était pas Maël 1. Elle se comportait en tout comme si sa fille en personne lui donnait la réplique. Et c'était bien le rôle d'un duplicata de donner la réplique. C'est ce qu'on attendait de lui, et qu'il fasse mieux que l'original, si possible. Malgré ses indéniables dons, Maël avait cessé de composer. Elle ne supportait plus la référence à l'Autre. Une référence dont la constance ne cessait de l'exaspérer. Sangblanc ! Que cette imago morte était donc encombrante ! (*BM*, 83).

Nous voyons bien dans cet extrait que l'incompréhension concerne les personnages autres que le clone qui, par

---

<sup>3</sup> Diminutif de la mère, ou de la grand-mère, de Maël, Barbara.

la numération, ôte la temporalité du clone pour l'inscrire dans leur propre temporalité, ce qui a pour effet de couper toute référence à l'original, nommé ici « l'Autre », et qui crée une « imago morte ». Or, si Maël a besoin d'un spectre, c'est un spectre « vivant » qu'il lui faut, un spectre qui lui dessinera à la fois une origine et une destination. Dans le roman, la transformation de l'imago morte en « imago victa », ou plus simplement en spectre, semble passer par le reniement. Apparaissent alors toutes les transgressions commises par Maël dans le roman : la destruction, ou sa tentative, de clones dans un laboratoire, sa fugue, sa participation, certes contrainte, à la Sex Parano, son introduction dans la secte du gourou Smarra, sombre personnage qui utilisera Maël à des fins personnelles mais qui lui permettra néanmoins d'achever son retour psychanalytique.

Au fur et à mesure de ses transgressions, Maël change de nom et se fait appeler Amaël. On reconnaît sans peine le a privatif qui nie le radical, mais, comme il est rappelé dans le roman, Amaël est aussi « L'ange exterminateur du Daris Ad Nahim ! » (*BM*, 100). Le personnage, par la négation de son identité, s'invente un personnage aux références mythiques. La fin du roman baigne alors dans un retour complet aux origines à travers le mythe comme l'indiquent les nombreuses références : « Il ferait comme Orphée, il la ramènerait des enfers » (*BM*, 174), « *Orphée Zéro* » (*BM*, 186), pour la composition musicale créée par Amaël, « son masque d'Osiris » (*BM*, 208), « après que Maël lui eut raconté son odysée » (*BM*, 200), « en l'honneur du troisième anniversaire d'*Aphrodite Alpha*, le complexe de plaisir qui était le plus proche voisin orbital d'Arthur C. Clarke. » (*BM*, 198), « effet "belle au bois dormant" » (*BM*, 180), « il embarquait dans *Le Bellérophon* » (*BM*, 193). La multiplicité des références mythologiques extrait peu à peu, notamment par l'art, le personnage de la société qui l'a créé pour se créer à nouveau à travers une mort symbolique, voire une catabase, ici inversée

puisque le dernier chapitre se passe dans une station orbitale en gravité zéro. Au sein de ces références mythologiques, nous noterons plus précisément encore les références à la mort et au réveil à travers les mythes d'Orphée, d'Osiris et de la Belle au bois dormant. Il y a donc un retour au mythe et à un temps mythologique, donc atemporel, pour tenter de devenir soi et inscrire sa propre temporalité.

### *Conclusion*

Dans le roman de Joëlle Wintrebert, où le clonage a atteint une maîtrise extrêmement avancée, la société, qui dispose pourtant d'une sorte d'éternité par la possible réparation et reproduction infinie des corps, semble se placer en dehors du temps, tel un Dieu tout-puissant disposant de sujets et atrophiant leur liberté. L'individu devient alors un sujet privé d'autonomie, contraint à la servitude et absorbé dans un tout qui le dépasse. L'individu sans identité joue et rejoue, tel Sisyphe, son rôle. Toutefois, une part de l'individu, ici incarnée par la dialectique Maël/Amaël, échappe au système<sup>4</sup>, se dérobe à un total contrôle et à une soumission absolue. Paradoxalement, c'est dans ce qui semble être le mieux maîtrisé par la société, c'est-à-dire l'origine, la base du clone, que semble se trouver cette échappatoire. La condition de la liberté devient donc un acte de révolte, non pas vers un lendemain nouveau qui annihilerait tout passé, mais bien par un retour au passé, à une source originelle et première qui, par sa mythification même, échappe au contrôle de la science et de la société. La permission d'un temps héraclitéen, condition *sine qua non* de l'individu, passe irrémédiablement par la régression et le recours au mythe. Pour devenir humain, il faut se rappeler avoir été dieu.

Date de réception de l'article : 27.10.2018.  
Date d'acceptation de l'article : 21.11.2018.

<sup>4</sup> On peut penser ici aux lignes de fuite évoquées par G. Deleuze et F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les Editions de Minuit, 1995.

## **bibliographie**

- Bailly A., *Abrégé du dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hachette, 2007.  
Deleuze G., Guattari F., *Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1995.  
Wintrebert J., *Bébé-miroir*, Paris, Fleuve Noir, 1988.

## **abstract**

*Hope of the reborn past: cloning in science fiction.*  
Joëlle Wintrebert – Les Olympiades truquées

The novel of Joëlle Wintrebert talks about a society where cloning is used to build champions. The father of the modern cloning, Bior Malard, is struck by a drama: the death of his woman. But he takes cells and clones her. A child born: Maël. She is a baby, and Bior brings up her. A question appears: who is Maël? His wife? His daughter?

This paper deals with some issues like identity, ownership of the body and abilities of the body in a complicated and entangled paradox of the time. If a character comes from the past, or if a part of their own body comes from the past, can he build the future, or even be a part of it?

## **keywords**

Wintrebert, cloning, Oedipus, science fiction

## **mots-clés**

Wintrebert, clonage, Œdipe, science-fiction

## **mathieu lottiaux**

Mathieu Lottiaux est enseignant dans le secondaire en France. Il a publié, sous un pseudonyme, en 2006 aux éditions Ellipses un essai, *La Fantasy*, et a contribué à d'autres ouvrages de l'éditeur. Il a rédigé plusieurs articles pour différentes revues, notamment *Otrante* et *Sites, Contemporary French & Francophone Studies*.

ORCID : <http://orcid.org/0000-0001-5703-0604>